La Pia

1

Qui a pu voyager en Italie et ne pas connaître quelqu'une de ces journées de parfaite beauté, où il semble que toutes les circonstances se réunissent pour porter l'âme à son plus haut degré d'émotion heureuse : la saison qu'il est, le temps qu'il fait, la lumière du ciel, le coloris du paysage, la rencontre d'un chef-d'œuvre inconnu, la grâce pittoresque des gens? Ailleurs, en Egypte, en Algérie, en Andalousie, vous trouverez un air aussi tiède, aussi transparent, d'aussi lumineuses après-midi; - en Syrie, au Maroc, des horizons plus grandioses; - en Espagne, en Grèce, des tableaux, des sculptures, des architectures d'une égale splendeur; - en Provence, en Irlande, des hommes du peuple aussi humoristiquement familiers. En Italie seulement vous goûterez l'accord total de ces impressions, et cela donne à certaines heures, dans cette contrée, un inoubliable, un incomparable enchantement. Que j'en ai savouré de ces heures, durant mes vingt séjours au delà des Alpes, loin, bien loin de Paris et de ses pauvretés intellectuelles, loin du monde littéraire et de ses cruautés gratuites, loin, bien loin de tout et près de l'Idéal, près des morts qui nous ont légué dans leur art le meilleur d'eux-mêmes, près de l'âme de notre race, puisque c'est ici le point d'origine de l'esprit latin, du commun génie que nous renions en vain dans des rivalités fratricides! - En Toscane, autour de Pise, de Florence, de Sienne, il est des coins dont le seul nom, gravé sur une carte, fait battre mon cœur. De Sienne surtout. Beyle a ordonné que l'on mît sur son tombeau : Milanese. Je suis parfois tenté de demander que l'on écrive sur celui où je reposerai : Senese... Et ce ne serait pas trahir mon vrai pays. Tant d'histoire française, et de la plus héroïque, demeure mêlée aux pierres de cette ville où commanda Montluc et qui, seule, nous resta fidèle, durant ce terrible seizième siècle, si indulgent aux trahisons : « Etranger, » est-il écrit sur une de ses portes, « Sienne t'ouvre son cœur... » je n'ai jamais lu cette inscription sans m'attendrir.

C'est le détail des souvenirs rattachés à deux de mes séjours dans cette chère ville que je voudrais fixer aujourd'hui. Le premier remonte au printemps de 1885, et je le retrouve en moi, quand j'y

songe, comme un de ces rayonnements de beauté dont je parlais tout à l'heure. Ce matin-là, un des derniers du mois de mars, j'étais parti sur la foi d'un livre anglais, pour visiter un couvent de Franciscains, perdu dans la montagne au-dessus de Volterra. Je devais y voir toute une série de scènes de la Passion, représentées en terre cuite coloriée, l'œuvre la plus considérable de ce mystérieux sculpteur aveugle, Giovanni Gonnelli, dit : il Cieco di Gambassi. L'excursion, assez longue et compliquée, m'avait été fortement déconseillée par mon guide habituel à travers la province, un vieil artiste dont j'avais fait la connaissance au petit musée municipal de Sienne. Il y était attaché, je ne sais trop en quelle qualité, et il passait ses journées depuis vingt ans dans une des salles du premier étage, à mastiquer de cire les éraillures des panneaux peints a tempera par tous les Bartolo di Maestro Fredi, les Taddeo di Bartolo, les Domenico di Bartolo, les Matteo di Giovanni di Bartolo, les Benvenuto di Giovanni, les Girolamo di Benvenuto. Je me perds aujourd'hui parmi les noms de ces vieux maîtres. Le cavalier Amilcare Martini m'avait pourtant appris à les distinguer, lui dont la vie entière s'était employée à réparer leurs Madones avec des délicatesses de dentiste qui aurifie les deux dents de devant d'une princesse Royale. C'était un homme de mine chétive, qui portait de longs cheveux soyeux et grisonnants, une barbiche blanche; et ses yeux, d'un brun pâle, luisaient dans un maigre visage tout passé,

tout effacé. A force de vivre devant les fresques éteintes et les triptyques dégradés du quatorzième siècle, sa personne physique semblait s'être harmonisée à ces décolorations. Il les aimait si passionnément, ces peintres de son pays! Il veillait sur leur œuvre survivante avec une si religieuse patience! Et tout ce qui n'était pas eux lui paraissait si barbare!

- « Qu'irez-vous faire à San Sebastiano? » m'avait-il dit. C'était le nom du couvent. « Il n'y avait là qu'une bonne chose, un supplice du saint, par Giovanni di Paolo. Les moines l'ont vendu à un Anglais, à l'époque de la suppression... »
- « Et le Ghirlandajo qui reste? Et les terres cuites? »
- « Ghirlandajo! » m'avait-il répondu avec mépris, en laissant errer son regard sur les fonds en or des tableaux de son musée. « Peuh! C'est un brave artiste, mais déjà de bien basse époque. Quant aux terres cuites, elles sont du dix-septième siècle... Et puis, » avait-il ajouté, « vous n'arriverez jamais à San Sebastiano en un jour... »
- « En allant avec le train jusqu'à Castel Fiorentino cependant?... Je suis là vers les dix heures. Comptez: trois heures de voiture pour aller, autant pour revenir, deux heures dans l'intervalle pour laisser reposer les chevaux, déjeuner, voir le couvent, et je suis à temps pour le dernier train qui me ramène à Sienne vers neuf heures. »
 - « Il faudrait pour cela que le chemin de

fer partit et arrivât à l'heure, » avait répondu philosophiquement l'adorateur des Primitifs, en hochant sa vieille tête, « et vous savez bien qu'ici il y a toujours du retard. Le retard en tout, hélas! c'est le destin italien, aujourd'hui... »

Je l'entends encore, après tant d'années, prononcer avec un soupir et un sourire cette formule, où il y avait de l'ironie et de la conviction, de l'orgueil et du désenchantement : Il Destino Italiano! Je devais en avoir un commentaire trop indiscutable dès le lendemain matin; car, m'étant obstiné, malgré l'absence du panneau de Giovanni di Paolo, à entreprendre mon voyage, un embarras de la petite ligne locale me fit arriver à Castel avec deux heures de retard, et le premier cocher que je consultai, aussitôt descendu de wagon, répondit à ma demande :

— « Pour aller à San Sebastiano de Montajone?... Il faut trois heures et demie en marchant bien, autant pour revenir, et une heure de repos là-bas. Cela fait neuf heures. Encore faudra-il que j'attelle le Moro, car la jument est bonne mais elle est vieille et il faut la ménager : chi non ha amore alle bestie, non l'ha neanche ai cristiani...»

L'aimable Toscan avait dit cet aimable proverbe en caressant du fouet la pauvre rosse blanche attelée à sa voiture, une de ces carrioles à deux roues que les gens du pays dénomment des baroccini. Les brancards attachés très haut pointent à la hauteur des oreilles de la bête. Les deux per-

sonnes que peut tenir l'unique banquette sont rejetées en arrière à chaque coup de collier. Elles doivent, pour maintenir leur équilibre, assurer leurs pieds sur le treillis en grosse corde qui sert de fond à la voiture et de filet pour les paquets. C'est tout de même un admirable outil à rouler vite que cette dure charrette, si légère, si gaie. Elle brave fondrière et cailloutis, montées et pentes. Et puis, lorsqu'un cocher est plaisant comme celui-là et qu'il parle le joli italien, mâle et musical, de cette province, quelle fête d'aller ainsi, parmi les oliviers, les mûriers, les vignes et les chênes verts! Le geste de l'homme flattant sa jument avait été si avenant; dans son costume de drap jaune à carreaux noirs, il avait une si alerte tournure; son brun visage exprimait tant d'intelligence, qu'obligé de renoncer à mon expédition, je fis à mauvais jeu bonne mine. - Les Toscans ont encore un proverbe pour cette sagesse-là. D'ailleurs pour quelle circonstance n'en ont-ils point? « Chi non puo ber nell'oro, beva nel vetro ... - Que celui qui ne peut boire dans l'or boive dans le verre... »

— « Neuf heures... Eh bien! je n'irai donc pas à San Sebastiano, »-lui dis-je; « je ne serais pas à temps pour le train. Mais n'y a-t-il pas quelque promenade à faire plus près?... »

— « Des promenades? » s'écria-t-il. « Si vous voulez monter dans la voiture, avec la blanche, je vous porte à San Gimignano en une heure et demie, et quelles églises il y a là, et quelles fresques, — tutta roba del quattrocento!... »

— « Je les connais, » répondis-je, amusé par l'accent avec lequel il avait prononcé un des deux mots que les plus humbles habitants de cette artistique campagne ont toujours à la bouche. Quattrocento, c'est l'éloge. Seicento, c'est l'autre mot, et c'est le mépris. Ils les distribuent, ces formules, au petit bonheur, et avec une assurance, une sincérité! Celui-ci réfléchit une minute :

— « Est-ce que vous connaissez San Spirito in Val d'Elsa?... » me demanda-t-il, et sur ma réponse négative : « Non? Mais c'est la plus belle église de la Toscane. Je vous y porterai, » dit-il en ramassant les rênes. « Accommodez-vous... » Et sur ma réponse que je n'avais pas déjeuné : « Heureusement, il y a ici la meilleure auberge de la province... » s'écria-t-il, « une cuisine de famille, vous savez, mais de premier choix, et du Chianti, du vrai cru!... Veramente, non c'è male... Je profiterai de ce temps pour atteler le Moro. »

La facilité avec laquelle ce subtil personnage faisait alterner des éloges enthousiastes et ce prudent non c'è male, me mit bien un peu en défiance à l'égard du monument inconnu qu'il entendait me révéler. Mais quoi! à défaut d'un chef-d'œuvre d'architecture, j'aurais le paysage toscan. J'aurais la conversation d'Antonio Bonciani, — ainsi s'appelait mon tentateur. — Et aussitôt le déjeuner fini, lequel se composait d'une omelette à l'huile, d'un peu de viande grillée qu'il fallut tremper de citron, et d'un verre de Chianti, piquant à en pa-

raître poivré, je me hissai sur la banquette du baroccino... Nous voilà donc roulant lestement au trot du Moro : un bidet plus maigre que la jument, avec des flancs étiques, un cou décharné, mais des jambes solides et qui vont le vent aux descentes. Bonciani, pour le soulager, marche aux montées. Il a allumé un long cigare, préalablement vidé de sa paille, et nous causons. C'est autour de nous le plus idyllique des horizons : ici, une vallée où les mottes, brunes et retournées, attendent le maïs et les fèves; plus loin, le blé et l'avoine commencent à lever, verts sur la terre sombre. Presque tous les champs sont plantés d'arbres aux troncs desquels s'enlacent des vignes. Des hommes taillent le bois de ces vignes encore dénudées et les attachent à l'ormeau, avec des baguettes jaunes en osier souple. De noueux oliviers, de place en place, remuent au soleil leur feuillée d'argent gris. Du haut des coteaux, on aperçoit la forêt là-bas, d'où arrivent les charbonniers qui passent, menant des chars traînés de bœufs blancs aux cornes énormes. Ils portent, qui à Castel Fiorentino, qui à Empoli, qui à Florence, des sacs remplis d'un charbon de bois, destiné à rôtir, dans la saison de la chasse, les grives nourries de baies de genièvre. De grosses bourgades dentellent de tours les hauteurs lointaines, et, de place en place, derrière un rideau de cyprès, une villa peinte profile sa masse claire auprès d'une ferme qui sert à l'exploitation. Sans cesse, à la fin d'une descente, au faîte d'une colline, au détour d'une vallée, nous

retrouvons le mince ruban de l'Elsa. Elle tord son eau. d'un vert très pâle, entre deux rives argileuses. Un soleil léger et vibrant, un jeune soleil d'une griserie heureuse, enveloppe d'une féerie de lumière ces travaux des champs, ces jeunes pousses, ces attelages, ces arbres, cette forêt, cette rivière, et j'écoute Bonciani me célébrer les louanges de sa Toscane, — de notre Toscane.

- « Ah! » racontait-il, « l'Italie est le jardin du monde, et la Toscane est le jardin de l'Italie... C'est dommage qu'il y ait un peu trop d'impôts, maintenant. Autrefois, tout était à si bon marché. Pour prendre une merenda, qui se composait d'un pigeon, de macaroni, de pain, de salade, le tout arrosé d'un demi-fiasco de Chianti, mon père payait un paolo... Cinquante-six centimes d'à présent... Aujourd'hui, il faut gagner un peu plus... Mais bah! Nous n'avons pas l'épaule ronde, dans la maison Bonciani. Nous sommes cinq frères. L'aîné fait le vendeur de chapeaux. Moi, le second, je suis voiturier. Le troisième est en Amérique, au Brésil. On lui payait mal le Chianti et l'huile qu'il expédiait là-bas. Alors il est allé faire ses affaires lui-même. Le quatrième frère a pris la ferme et envoie le Chianti et l'huile à l'autre... Ils réussissent ... » Il disait : « fanno del bene. » Comment traduire ces mots, accompagnés d'un geste des doigts et d'un clignement des yeux? Comment traduire aussi cette gracieuse image sur l'épaule ronde, qui symbolise le nonchaloir, parce qu'elle laisse glisser les fardeaux; et la merenda, ce 14

goûter-souper; et tout le vocable italien, ponctué de « c » durs prononcés en « h » aspirés? Il continuait : « Le cinquième est à Rome, employé du gouvernement. Toute la famille s'est étalée ainsi, — Tutta la famiglia s'è ramata cosi!... » Et du doigt montrant un gros hameau sur une crête au loin : « Notre père est venu de là, de Montajone. Ils étaient, eux, quatre frères. Per Bacco! ils sont allés souvent à la messe de la Pentecôte, tout petits, à San Spirito in Val d'Elsa. »

- « L'église dépend donc de ce village? » lui

demandai-je.

- « Che! Che!... Si vous disiez cela à l'archiprêtre, le brave homme crierait de colère. Il est vif comme le feu, vous savez, malgré ses soixante-dix ans. Mais ce ne sont pas les vifs qui sont à craindre. C'est la colère de ceux qui ne se fâchent jamais dont il faut avoir peur. Nous disons en Toscane: « Garde-toi du vinaigre de vin doux. » Vous comprenez?... San Spirito in Val d'Elsa ne dépend que du Saint-Père. L'archiprêtre vous l'expliquera... Il vous expliquera tout. Il est si fier de son église... »
 - « Et il y a longtemps qu'il l'administre?... »
- « Au moins quarante ans, » fit Bonciani. « J'en ai trente-huit et j'ai toujours connu Dom Casalta... J'étais haut comme la moitié de mon fouet que je le voyais aller et venir, quêtant de l'argent pour son église... Il en a mangé des mille et des mille lires à la reconstruire. Quand il l'a prise, c'était une ruine, et vous jugerez!... On la

croirait neuve!... C'est qu'il l'aime, et c'est qu'elle est belle, le plus pur quattrocento!... »

Jamais la prodigieuse souplesse de ce vocable admiratif ne devait être illustrée pour moi d'un plus étonnant exemple qu'à cette occasion. A travers les pittoresques bavardages de ce brave garçon, et depuis une heure que nous marchions, je m'étais fait une idée assez pauvre de l'édifice et du prêtre vers lesquels il me menait. J'imaginais un monument d'un style quelconque, violemment badigeonné, flambant neuf, et, pour y présider, quelque ecclésiastique à demi paysan, grand buveur de Chianti, grand mangeur de Gorgonzola, grand quémandeur d'aumônes, et fort mal élevé. Aussi fut-ce une première surprise, et délicieuse, lorsque, à un tournant du chemin, Bonciani me montra du bout de son fouet une façade soudain dressée à deux cents mètres de nous, et que j'aperçus le plus rare bijou de vieille basilique mi-romane, migothique. Je devais plus tard retrouver, dans la collégiale de San Quirico, commencée elle aussi au huitième siècle et finie au treizième, cette légèreté paradoxale d'un style adorablement ambigu, avec les arches du porche arrondies en plein cintre et les fenêtres du clocher aiguisées en ogive. Cette façade de pierre rousse, comme brûlée, comme mangée de soleil, était revêtue de plusieurs rangs de colonnes étagées, d'une sveltesse singulière. Je constatai, en m'approchant, combien cette impression de légèreté était savamment obtenue :

16

chacune de ces colonnes ramassait en un faisceau quatre plus petites colonnettes, ajourées, toutes grêles, et enjolivées d'un serpent qui en faisait de véritables torsades. Des animaux jumelés formaient les chapiteaux et d'autres bêtes se voyaient partout. Au fronton, deux crocodiles se dévoraient au-dessus d'une Madone; au portail, des lions et des léopards accroupis soutenaient les piliers de la base. Contre l'église s'accotait une maison construite en pierres de cette même couleur rousse. Elle devait servir de presbytère, car, à l'approche de notre voiture, je vis sur le seuil une silhouette surgir qui fit s'écrier mon cocher :

— « Voilà Dom Casalta lui-même. Ah! l'on ne peut pas dire de lui que ses cheveux gris sont les fleurs de l'arbre de la mort. Est-il vif! Et à chaque nouveau printemps il a l'air plus jeune...»

Le fait est que l'extraordinaire personnage qui nous accueillait maintenant d'un salut, ainsi debout à côté de l'admirable église, n'offrait dans son premier aspect aucun signe du grand âge mentionné par l'indiscret Bonciani. L'archiprêtre était un homme de six pieds, demeuré souple et mince. Un sourire de sympathie éclairait son beau visage bien rasé, où brillaient deux yeux du bleu le plus limpide, et ce sourire découvrait une rangée de très blanches denés que l'on devinait intactes. Il avait la tête nue. La brise qui avait rafraîchi toute notre excursion de cette idéale après-midi secouait doucement les boucles argentées de ses cheveux qui retombaient sur le collet droit de sa redingote

taillée à l'ancienne mode. Une culotte courte, des bas de soie où se dessinaient des mollets d'athlète, des souliers à boucles dorées où se moulait un pied un peu déformé par la goutte, achevaient ce costume que le bonhomme portait avec une élégance personnelle d'un caractère très saisissant. Le vieillard avait dû être, à trente ans, un des plus beaux exemplaires d'une race féconde en beaux exemplaires humains. Il était encore magnifique de robustesse et d'allures. Avec cela il émanait de lui une dignité native, cette grâce aimable, pour laquelle ses compatriotes ont créé le mot de sympathique.

— « Bonjour, Tonino, » dit-il à Bonciani, d'une voix profonde, comme en ont souvent les personnes de son âge qui conservent la pleine vigueur de la vie. « Il y avait longtemps que tu n'étais venu faire tes dévotions à San Spirito. Où étais-tu à la Pentecôte dernière? Mais il te sera beaucoup pardonné, puisque tu nous amènes des visiteurs. Et vous, monsieur, soyez le bienvenu. Vous arrivez à une heure admirable... C'est le meilleur moment de la journée pour voir la façade, à cause de l'éclairage... Tenez, à deux pas en arrière de la voiture. Deux pas, juste. C'est le point... »

Sans chapeau, quoique le soleil de cette fin de mars fût déjà Lrûlant, l'enthousiaste s'était précipité vers la carriole. Il m'avait aidé à descendre, et, me prenant par le bras, il m'avait placé à l'endroit voulu. Qui étais-je? D'où et pourquoi venais-je? Mes connaissances ou mes ignorances en

architecture?... Que lui importait? J'étais le tëmoin de sa chimère. Me voyait-il? Non. Il ne voyait que l'église, son église. Toute sa noble physionomie s'animait, s'éclairait d'une joie exaltée et naïve. C'était l'extase du numismate qui manie une médaille à fleur de coin, de l'archéologue qui contemple une stèle antique, du fleuriste qui s'hypnotise devant un œillet triplé. Quelque chose ennoblissait dans cet aimable Dom Casalta cette fièvre maniaque du collectionneur. Il était prêtre, et le sanctuaire où il disait sa messe chaque jour depuis quarante ans ne lui représentait pas seulement un bel édifice. Son être entier, à cette minute, faisait un commentaire vivant à la phrase du psalmiste : « Seigneur, j'ai aimé la maison où vous demeurez, et le lieu où réside votre gloire... » Je compris dès cette seconde qu'avec toute sa finesse de rustaud, Bonciani n'avait su ni démêler la vraie nature de cet homme, ni me la faire deviner. J'avais devant moi un cas très extraordinaire de passion, celle d'un desservant génial pour sa chapelle, passion très étrange, très particulière, comme il a dû s'en produire par centaines au Moyen Age. Ainsi s'expliquent la fondation et l'achèvement de tant d'édifices magnifiques à travers de tels obstacles. Sur la fin du dix-neuvième siècle, ces ferveurs-là sont plus rares. Aussi écoutais-je avec un intérêt de curiosité vivement excité ce vigoureux et radieux vieillard m'ouvrir ingénument son cœur, comme il faisait sans doute à tout passant venu dans sa solitude:

- « Regardez bien la statue de la Madone sur le tympan du porche, » disait-il, après m'avoir détaillé les crocodiles et les léopards, un par un, « celle qui tient l'enfant à distance, et qui hanche, en se rejetant, comme ceci... C'est un chef-d'œuvre de l'école pisane, et, pour moi, une statue de Nicolas de Pise lui-même, quand il travaillait à la chaire de Sienne... Vous voyez les grands traits sévères de la Vierge, et comme elle est triste de ce qu'elle pressent, comme elle respecte aussi le Sauveur dans l'enfant?... On l'avait enlevée d'ici, monsieur, le croiriez-vous? et vendue!... Elle avait fini par échouer au musée du Bargello, à Florence. Heureusement, celui qui l'avait volée était, malgré ce vol, un bon chrétien. A son lit de mort, vingt ans après la disparition de la statue, il a chargé son fils de venir me dire son crime et à qui il avait cédé la Madone. C'était avant moi, vous savez, ce larcin. Mon pauvre prédécesseur — Dieu ait son âme - ne se souciait pas beaucoup des objets d'art... Enfin!... Je débarque chez le brocanteur de Lucques qui avait acheté la Madone au paysan... Il commence par nier. Il ne se rappelait plus, après tant d'années. Il finit par faire l'insolent... Nous étions seuls dans la boutique. Je le prends par le bras et je le soulève de terre en lui montrant la fenêtre : Si tu ne me dis pas la vérité, tu es mort... Ah! j'étais robuste, alors, » et il riait gaiement de ses trente-deux dents, conservées malgré l'âge. « Je ne lui aurais rien fait, bien sûr, et c'était une menace pour l'épouvanter.